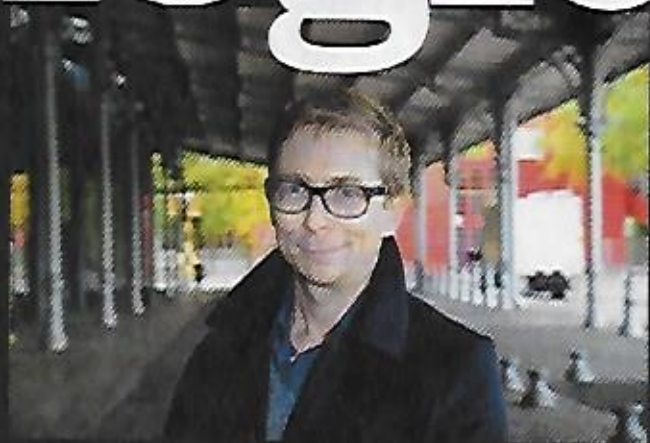


Du rifi dans la sociologie

Pour certains, la sociologie doit être une science engagée, une arme critique au service d'un combat politique. Faux, s'insurge Gérald Bronner. Il publie, avec Etienne Géhin, "Le Danger sociologique" : pour lui, il s'agit d'une science rigoureuse capable de s'affranchir des catégories du bien et du mal. La guerre des sociologues est déclarée.



Laurent Behamou / Sipa

Pierre Bourdieu voyait la sociologie comme « un sport de combat »*. Gérald Bronner et Etienne Géhin disent vouloir la « sauver d'elle-même », incitant les sociologues à cantonner leur discipline à sa seule vocation scientifique. Mais une science humaine

est-elle une science comme les autres ? Un sociologue peut-il être aussi neutre qu'un mathématicien ou un biologiste ? Un fait social peut-il être constitué en toute objectivité ? *Le Danger sociologique* reprend ces vieilles questions, qui se sont posées dès la naissance de la discipline, quand son fondateur, Emile Durkheim, écrivait que « la sociologie ne vaut pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif ». Le livre reproche à une partie des sociologues de ne

pas assez séparer leurs compulsions idéologiques de leurs descriptions du fonctionnement de la société. Naturellement, les sociologues incriminés ont vivement critiqué ce point de vue, faisant du livre le symptôme d'une offensive réactionnaire. Gérald Bronner leur répond.

Marianne : Pouvez-vous revenir sur la réception de votre livre ? C'est peu dire qu'il a fait du bruit dans le landerneau sociologique, où il a d'ailleurs souvent été décrit comme un pamphlet...

Gérald Bronner : Ce n'est pas du tout un pamphlet. Dire qu'il en est un participe du désir de le disqualifier sans créer les vraies conditions du débat. Très vite, certains sociologues ont violemment réagi sur les réseaux sociaux, quelquefois avant même que le livre ne soit paru et pour beaucoup sans l'avoir lu ; ce qu'a d'ailleurs reconnu un collègue suisse dans un texte où il prétend pourtant l'analyser. Il était fascinant de découvrir des comptes

GÉRALD BRONNER se défend d'avoir voulu "attaquer la discipline dans son ensemble", l'idée étant "de discuter certaines de ses tendances."



Le Danger sociologique. de Gérald Bronner et Etienne Géhin, PUF, 252 p., 17 €.

Le Débat, n° 197. La revue de Gallimard consacre un dossier à la polémique ouverte par le livre, à paraître le 23 novembre.

rendus fournissant une description du livre qui ne correspondait pas à son contenu. Car à côté de ceux qui ne l'ont pas lu, d'autres l'ont lu, mais avec des lunettes idéologiques. Ce qui revient presque au même. Ils ont alors fantasmé un livre qui n'existe pas. J'ai donc assisté à la naissance d'un livre alternatif, comme on dit qu'il y a des faits alternatifs. A ce propos, certains collègues, alors qu'ils prétendent les combattre, en ont beaucoup diffusés... J'ai par exemple appris que je n'étais pas sociologue. Que je n'étais pas chercheur. Que je n'avais pas mené d'enquête. Que je ne fais plus de terrain depuis longtemps. En diffusant ces contre-vérités, il y avait manifestement la volonté de me délégitimer. Ce qui est une stratégie connue, en particulier des sociologues d'ailleurs, dont je m'étonne qu'ils en usent si grossièrement.

Vous dites que votre livre n'est pas un pamphlet, mais son introduction est quand même assez musclée. Vous

EN TANT QUE SOCIOLOGUE OFFENSÉ,
VOUS AVEZ LE CHOIX DES ARMES...



Je vous accorde que l'introduction est musclée. Mais elle n'est certainement pas pamphlétaire : il n'y a pas d'insulte, tout y est exact et le ton est policé, même s'il est parfois ironique. Ecrire un pamphlet serait une chose, vouloir provoquer un débat est autre chose.

Certes, mais ce titre que vous donnez à votre livre – le

Danger sociologique – fait entendre que c'est la discipline même que vous attaquez.

Non. Il ne s'agissait pas d'attaquer la discipline dans son ensemble, mais de discuter certaines de ses tendances. Etienne Géhin et moi sommes sociologues. Nous aimons la sociologie et nous pensons bien sûr qu'elle est d'une grande utilité. Le livre a pour objectif de remettre la discipline sur les rails de la science et de déconstruire la volonté d'en faire « un sport de combat » militant. Les réactions qu'il a immédiatement suscitées, d'une façon générale, ont fourni la meilleure démonstration du problème que l'on pose : le fait que, face à des contradicteurs, des sociologues – pas tous, bien sûr : je n'évoque ici que ceux qui nour-

“Ce que nous contestons, c'est l'idée qu'il serait impossible d'être neutre, même si c'est évidemment très difficile.”

rissent la polémique avec violence contre le livre – ne parviennent pas à prendre en compte les arguments et la rationalité scientifique dit beaucoup sur la fureur idéologique qui peut exister au sein de la discipline, quand les catégories du bien et du mal remplacent celles du vrai et du faux. C'est en ce sens que, par leur manière de contester le propos du livre, ils en ont prouvé la pertinence : selon nos détracteurs, la défense d'une certaine neutralité et la volonté de pointer les dérives idéologiques d'une sociologie militante ne peut être que l'expression d'une pensée réactionnaire, soumise à l'ordre existant. J'ai même appris que j'étais macroniste...

Mais vous pensez que la sociologie n'a aucun rôle politique à jouer ? Durkheim, père fondateur de votre discipline, disait bien que « la sociologie [ne valait] pas une heure de peine si elle ne devait avoir qu'un intérêt spéculatif ».

Je suis d'accord avec la phrase de Durkheim. L'analyse sociologique doit mettre au jour des modèles intellectuels qui permettent d'agir sur le réel. Ce que nous contestons c'est l'idée qu'il serait impossible d'être neutre, même si c'est évidemment très difficile. Bien sûr que, personnellement, je suis traversé de compulsions idéologiques et de croyances – même si ce ne sont pas celles que mes détracteurs me prêtent –, mais je compte sur le travail collectif de rectification réciproque pour corriger mes préjugés. C'est le travail même de la science. Vous pouvez travailler sur la peine de mort en étant pour ou contre. Pourquoi diable faudrait-il que votre point de vue vous empêche d'avoir une analyse méthodique du sujet ? Quel doit être le travail de la science sinon de désincarcérer les propositions qu'un individu peut faire de son contexte subjectif ? C'est en ce sens que les propositions de la science tendent vers l'universalité. Or, une tendance de la sociologie engagée ne croit pas cela possible. Soutenir cela revient à s'autoriser >

➤ à défendre ses propres compulsions idéologiques. Dans ce cadre, les sociologues produisent des travaux où le degré de surprise est égal à zéro. On sait toujours déjà ce qui va être trouvé.

Que voulez-vous dire ?

Les phénomènes sociaux sont multifactoriels, ils sont très complexes et ont plein de facettes. Par exemple : est-ce que le djihadisme s'explique seulement par le facteur religieux ? Non, sans doute, mais le facteur religieux compte. Est-ce qu'il s'explique seulement par les facteurs sociaux ? Non, sans doute, mais cela compte. Il y a toute une série de facteurs dont je veux bien croire qu'ils peuvent être plus ou moins impliqués. Le niveau d'études, l'absence du père, etc. Si vous voulez lire ce phénomène multifactoriel avec les catégories du bien et du mal plutôt qu'avec les catégories du vrai et du faux, vous vous autorisez à ne choisir qu'une facette du problème. C'est ce qu'on appelle en science faire du cherry picking, la cueillette de cerises. Vous allez prendre « la cerise » qui vous convient idéologiquement. Vous n'allez plus voir que les faits qui illustrent votre position. Vous repérez toujours les mêmes déterminations...

C'est un des fils rouges de votre livre que la critique du déterminisme...

Non, je ne dirais pas cela. Nous savons bien qu'il y a des routines mentales qui s'inscrivent en nous et que, la plupart du temps, nous n'avons pas conscience des causes qui vont produire des actions, des décisions ou des croyances. Nous ne contestons pas le caractère déterminé de l'individu. Sauf que l'on note qu'il y a concurrence au sein de chaque individu entre plusieurs déterminations. Comment comprendre alors qu'il penche dans une direction plutôt qu'une autre ? Nous ne remettons pas en question le fait que les individus socialisés soient enerrés par des déterminations, nous discutons l'idée qu'un modèle déterministe

“Bien sûr que, personnellement, je suis traversé de croyances, mais je compte sur le travail collectif de rectification réciproque pour corriger mes préjugés.”

puisse en rendre compte de façon satisfaisante. On constate facilement qu'il y a plus de probabilité d'écouter Mozart dans tel milieu culturel et social que dans un autre. Mais comment l'expliquer ?

Dans votre livre, vous dites que les sociologues invoquent « des forces qui s'exercent du dehors sur les acteurs sociaux et les contraignent, sans qu'ils en aient bien conscience, à penser ce qu'ils pensent ou à faire ce qu'ils font »...

Oui. Les modèles déterministes génèrent des entités extérieures (le pouvoir, par exemple, le patriarcat, le capitalisme, etc.) pour résoudre l'énigme qu'il s'agit d'expliquer, cela crée une forme de circularité insatisfaisante pour qui veut réellement comprendre. Mais en outre, cela savonne la pente d'autre chose. Une fois que l'on crée ces entités collectives, vous les dotez

bientôt d'une intentionnalité. Un de nos critiques a écrit une chronique rageuse contre le livre qui a pour titre « Cachez ces inégalités que je ne saurais voir ». Ce n'est pas juste. Où a-t-il vu dans le livre que nous nions qu'il y a des inégalités ? Ce serait complètement fou ! On sait bien qu'il y a des inégalités. Cela dit, une fois que l'on a constaté qu'il y avait des inégalités que personne ne peut nier, on peut être tenté de suggérer que tout cela, dans le fond, est le fruit d'une volonté collective. Bien entendu que les inégalités favorisent les plus riches qui ne veulent pas les voir disparaître. Il n'y a pas besoin de faire de la sociologie pour le savoir. Mais imaginer en revanche que « le système » est organisé pour produire cette réalité, c'est ne rien comprendre aux phénomènes sociaux. Cette « erreur d'intentionnalité » a été chassée dans toutes les autres sciences, notamment la biologie, lorsque le



LA SCIENCE EST-ELLE POLITIQUE ?



“Sociologie de droite ? De gauche ? Mais, la science, en raison de l’universalité des énoncés qu’elle promet, est apolitique. Il faut le répéter fermement.”

modèle darwinien a remplacé les théories finalistes d'un Lamarck, par exemple. La plupart du temps, les phénomènes sociaux sont des phénomènes acéphales, sans intention. Il y a des intentions prises individuellement, mais ces intentions forment des phénomènes sociaux originaux, imprévus. C'est l'exemple tarte à la crème des embouteillages. Ils sont liés à l'intention de chacun de rentrer chez soi, mais personne ne veut créer des embouteillages. La plupart des phénomènes sociaux, y compris les inégalités, fonctionnent ainsi. Nous ne contestons pas la volonté en tant que citoyen de les combattre. En revanche, le danger sociologique consiste à mélanger l'analyse de ces inégalités et le combat militant. On bascule dans le domaine compassionnel.

Vous diriez que certains de vos collègues sont d'abord des militants ? Des militants qui se sont mis à faire de la sociologie ?

Non. Ce serait injuste de dire ça. Mais je pense que leur sociologie est traversée d'idéologie. Cela ne veut pas dire qu'une partie de leur sociologie n'est pas tout à fait sérieuse. Je suis un admirateur de certaines pages de Bourdieu. Je pense que *la Distinction* est un grand livre. Là où la sociologie de ses mauvais suiveurs est problématique, c'est quand la dimension descriptive et la dimension militante s'entremêlent. Quand, par exemple, des sociologues sérieux signent une tribune pour dire que lutter contre la théorie du complot revient à faire de la « normalisation des esprits », j'ai un problème. Je comprends mal en quoi démontrer qu'il y a dans le conspirationnisme des erreurs de raisonnement dans l'administration de la preuve reviendrait à normaliser les esprits. Dire cela, c'est une négation de l'universalisme, une négation de l'esprit de méthode.

Et cela explique que la sociologie subit une forme de déclassement. Elle fait moins référence.

En quel sens ?

Il y a plusieurs manières d'expliquer ce déclassement, dont nous avons tous les signes. Il y a, bien évidemment, des raisons dont la sociologie n'est pas responsable. Mais elle a aussi sa part de responsabilité. Et vous le voyez notamment devant ces sempiternelles tribunes et pétitions signées par les collègues : il est là, le danger. Nous ne disons à aucun moment que ce point de vue est représentatif de tous les sociologues, mais il est très visible. A l'intérieur de la discipline, il y a des pentes savonneuses qui mènent à ces formes d'interpellations politique et morale. Des sociologues voudraient d'ailleurs nous faire croire qu'il y aurait une sociologie de droite et une sociologie de gauche. Mais la science, en raison de l'universalité des énoncés qu'elle promet, est

apolitique. Il faut le répéter fermement. Ce qui n'empêche pas que, sur la base de considérations scientifiques, on puisse s'engager de façon citoyenne. D'ailleurs, mieux vaut que l'engagement politique s'articule à des données réelles plutôt que des données partielles ou fantasmées. Ce qui est beau, dans la science, c'est la possibilité d'être surpris de subir une violence par les faits. Quand cela perturbe notre cadre mental. En ce moment, je travaille sur des flux d'informations laissées sur la Toile pour savoir s'il y a plusieurs types de conspirationnisme. J'avoue qu'il y a des résultats que je n'arrivais d'abord pas à croire et que je ne savais pas comment comprendre. J'aime ce genre de situation. Je jubile intellectuellement quand je tombe sur des faits ou des données qui ne correspondent pas à mes attentes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BOU

* *La sociologie est un sport de combat* est le titre d'un documentaire de Pierre Carles consacré à Pierre Bourdieu, sorti en 2001.

inter

Charline Vanhoenacker

Alex Vizorek - Guillaume Maurice

par Jupiter !

du lundi au vendredi à 17h

avec tous les jeudis à 17h40

«Les coups de cœur littéraires» de Clara Dupont-Monod, directrice adjointe de la rédaction de Marianne